

**NATHALIE
SKOWRONEK**

**La Shoah
de Monsieur Durand**

nrif
GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

KAREN ET MOI, Arléa, 2011.

MAX, EN APPARENCE, Arléa, 2013.

NATHALIE SKOWRONEK

LA SHOAH
DE MONSIEUR
DURAND

nrf

GALLIMARD

En 2013, j'ai fait paraître un livre, *Max, en apparence*. J'y retraçais le parcours de mon grand-père, Max donc, rescapé, non pas d'Auschwitz comme je l'ai longtemps pensé, mais d'un camp annexe construit autour de la mine de Jawischowitz, à dix kilomètres de là. Je racontais comment il s'était caché, puis comment il avait été pris et déporté. Il avait vingt ans. Je me le figurais, à la façon de Primo Levi, transformé en bête de somme comme les chiens de traîneaux agonisant dans la neige des livres de Jack London ; je l'imaginai errant à la recherche de Paula, sa première épouse arrêtée six semaines avant lui, ce qui n'avait pas été sans lien avec l'imprudence qui l'avait jeté dans la gueule du loup. En vérité, je n'étais sûre de rien. Je m'intéressais autant à lui qu'à l'impact qu'avait eu sa vie sur nos propres vies. Je me demandais comment cette histoire, celle-là et celle de milliers d'autres avaient glissé jusqu'à nous. Pour avancer, je m'appuyais sur des témoignages lus ou entendus ailleurs, je dépouillais les archives, je formulais des hypothèses, je menais l'enquête. Mon point de départ était cet homme que j'avais observé durant mon

enfance puis mon adolescence mais aucune des pièces du puzzle ne semblait s'emboîter. Je le rejoignais régulièrement à Berlin-Ouest, dans cette ville qu'il avait choisie après un mariage éclair à Liège, le temps que naisse ma mère et qu'échouent les tentatives d'une possible vie de famille ; il s'était fondu dans l'Allemagne d'après-guerre comme si elle était son pays, y montant une affaire d'import-export, apparemment un trafic douteux de marchandises circulant par-delà le Mur. À regarder mon grand-père de Bruxelles (ma ville), de Liège (la ville d'enfance de ma mère), des deux Berlin (les territoires ennemis), de Marbella (où il invitait ses amis allemands dans sa maison de vacances), de Tel-Aviv (l'endroit où il a été enterré après une première inhumation), ou de Jawischowitz (le lieu tabou, jamais revu, jamais nommé), ce n'était pas le même homme qui apparaissait. Je peinais à faire le lien entre les différentes vies, les différents masques, rien n'était constant, si ce n'est ce numéro tatoué sur l'avant-bras, le matricule témoignant de son passage par Auschwitz, dont j'avais lu la combinaison des milliers de fois et qui, à présent, vingt ans après sa mort, malgré mes efforts pour le sauver de l'oubli, n'était plus qu'une ombre brouillée.

Le livre parut et je compris qu'il arrivait trop tard. La Shoah n'intéressait plus, du moins plus sous sa forme classique, *officielle*, on était passé à autre chose. Un cap avait été franchi, sans moi. Mon livre resterait de l'autre côté. La seule évocation d'Auschwitz suffisait à classer l'affaire. Ça on connaît. Ça on a lu. Deuxième étagère. Rayon Shoah. Troisième génération. Rejoignez vos camarades. Je compris que ce qui était dit ne serait plus reçu. Le problème était réglé, il s'achevait avec la mort des derniers

survivants et sa conséquence : des auditoires de plus en plus clairsemés. On avait fait le tour de la question, le tour de la mémoire, il y avait une façon de dire, une façon d'entendre, ce qu'on y ajouterait ne serait plus que paroles superflues.

C'est une sensation bizarre. Une réorganisation de valeurs et d'espaces. L'avant-plan devient arrière-plan, on dézoome sur ce qui, jusqu'alors, se trouvait au cœur de nos esprits. L'entreprise de désacralisation avait commencé, et je ne m'en étais pas rendu compte. Concentrée sur mon cadrage, obnubilée par les visions dévorantes de la Shoah, je continuais d'apporter ma pierre à l'édifice, quand d'autres étaient déjà occupés à le démonter. Erreur de synchronisation. Je n'avais rien vu venir.

Elle nous a beaucoup occupés, la Shoah. À voir l'horreur, la sidération de découvrir ce qui avait été fait, ici, entre nous, j'ai cru qu'on n'en finirait jamais. Nous la boirions jusqu'à la lie, encore et encore, comme une plaie à jamais infectée, cette coupe amère du souvenir, ce breuvage au goût de sang qui remplit nos veines, et ne passe pas. « Seigneur, faites que cette coupe passe loin de moi. » Eh bien, non. Ni hier, ni aujourd'hui. Elle ne nous a pas épargnés. Nous y avons tous bu. Nous la buvons encore. Nous la boirons toujours. Toujours ?

Au commencement, il y a le retour des morts-vivants. Ils sont une poignée, on ne voit qu'eux, ils sont laids, ils coupent l'appétit. Est-ce parce qu'ils sont hébétés ? Ils ne parlent pas, et c'est tant mieux. Ce qu'ils ont à dire n'est pas audible. On ne veut pas savoir. Bouchons-nous les oreilles, il vaut mieux regarder devant soi. Car derrière ces morts-là, ce sont des nations, un continent, une certaine idée de l'humanité — cette coquille vide — qui ont péri. Tout est encore si chaud, ça pique, ça consume, de sorte

qu'on ne fait pas dans le détail, on ne cherche pas à distinguer ce que le brasier a brûlé.

Eux savent. Qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'il leur est arrivé. Ça les dévore de l'intérieur. C'est une bombe à retardement. Ils se taisent. Ils ont perdu la langue commune, entendons la langue du commun des mortels. Leurs bouches béent, leurs cerveaux sont troués. Ils sont ici, ils sont encore là-bas. Devons-nous les compter parmi nous ? Ne comptons plus sur eux.

*

Ils n'ont plus qu'eux sur qui compter. Ils sont en vie. Pourquoi ? Comment ? Allez savoir. Ils sont là. En miettes mais ils sont là. Vivre, à ce moment-là, ce n'est pas témoigner. Vivre, c'est enterrer. Moins les morts — enterre-t-on des cendres livrées au vent ?, ça ne s'attrape pas, ça se démultiplie — que les souvenirs. Il y a urgence. On se muselle. Bien sûr il y a Primo Levi qui publie *Si c'est un homme* en 1947, mais il est comme l'exception qui confirme la règle. Il lui faut plus de quinze ans pour commencer à être lu. Au moment où on le sollicite pour donner ses premières conférences, il a besoin de se relire, de vérifier à sa propre source, il ne se souvient plus. Autrement dit, il a fait ce qu'il fallait : désapprendre son histoire pour ne pas en mourir.

Des années plus tard, lorsque le temps sera venu d'interroger ce silence, comme une coque qui se fissure, ce sont les mêmes mots (les mêmes phrases de circonstance) qui remontent aux bouches des survivants. Les enfants. Protéger. Le travail. Pas le temps. Ne pas devenir fou. On se conforme au diktat énoncé par Georges Perec dans *Un*

homme qui dort, un homme perdu, un homme qui erre, un homme qui ne comprend plus ce qu'on attend de lui et ce qu'il a à faire : « Tu oublies que tu as appris à oublier, que tu t'es, un jour, forcé à l'oubli. »

*

« Ce n'était pas facile » est pratiquement la seule phrase que je réussis, adolescente, à soutirer à mon grand-père Max lorsque je lui demandais de me parler des camps. Le reste, les autres questions qui se bousculaient alors que j'avais pris l'habitude de venir le voir dans sa maison de vacances en Espagne : « où as-tu été arrêté? », « quelqu'un t'a-t-il dénoncé? », « qu'est devenue ta première femme? », « comment as-tu fait pour survivre? » glissaient sur lui comme des gouttes de pluie sur une paroi de verre. Il ne m'offrait aucune prise. De ce passé-là, des années durant, il ne dirait rien, il ne voulait rien avoir à faire avec lui. J'étais loin de penser qu'un jour ma génération s'en fatiguerait aussi.

*

Des mots, des intentions. En vérité, la Shoah est dans tous les esprits. Elle prend la forme d'une mauvaise conscience, à rattacher à la manière de Romain Gary à la légende juive du *dibbouk*, lorsque l'âme d'un mort vient se loger dans la tête d'un vivant, transformant sa vie en enfer. Nous sommes bien dans le symbole : ce qui se voit est invisible. Invisible mais omniprésent. Chez nous, d'abord. En France, en Belgique, chez nos futurs frères humains d'Europe. La Shoah pèse. Elle atteint bourreaux, victimes,

spectateurs. Les dossiers sont lourds. De sorte qu'on préfère ne pas aller voir de trop près et parler, au sortir de la guerre, de réconciliation nationale. Une autre forme d'oubli. Une amnésie salutaire qui tombe à point. C'est mieux comme ça. Apaisons. Personne n'a intérêt à. Laissons refroidir.

Une femme voit l'ancien manteau de fourrure de sa mère porté par une amie d'avant-guerre. Silence. Le froid était partout. Regardons l'avenir en hommes de bonne volonté. Droit devant. On a assez souffert. On? Qui on? Parler de la palme du martyr est de mauvais goût. La guerre c'est la guerre. Je ne l'ai pas connue, je suis de ce qu'on appelle « la troisième génération », je me tais.

*

Ils, nos parents, nos grands-parents, nous ont dit de nous taire puisque se taire assurait la survie. Plus exactement : on nous l'a fait comprendre, sans mots et sans bruit, comme le reste. Des injonctions silencieuses. Une question de vie ou de mort. Si bien que les oreilles, le cerveau, le ventre entendent ce qui n'a pas été prononcé. Cela remonte aux caves où l'on se cachait en 1942, aux couvents où ont été envoyés les jeunes enfants juifs pour se faire passer pour catholiques, aux placards refermés de l'intérieur dont on aurait voulu qu'ils aient le pouvoir d'engloutir. Oui, ne pas bouger, se rendre invisibles, transparents. Personne ne joue et pourtant on est bien dans une sinistre partie de cache-cache. Cela remonte aux arrestations et aux déportations, au voyage sans retour vers l'est, entre Auschwitz et ses dépendances, et là encore la peur est connue, pas tout à fait étrangère et déjà inscrite dans les gènes, car la peur vient de plus loin et nous dépasse : elle remonte à avant nos naissances, aux souvenirs

diffus des exodes, aux traces laissées dans nos consciences par les pogroms, aux récits de traques d'un autre temps.

*

On a beau se taire, ça crie tout seul. La loi du silence a ses limites. À côté d'elle, il y a les événements qui, peut-être, précipitent. Enfin « précipitent », nous sommes dans les années 1980. Surviennent les procès français de criminels de guerre, les théories négationnistes, l'installation des carmélites dans l'ancien petit théâtre d'Auschwitz qui servait aussi de lieu de stockage pour les boîtes de Zyklon B. Sur ce sujet, un de mes cousins est de ceux qui amentent les populations. On sent une bascule du temps ; une bascule qui tombe au bon moment : elle ne peut plus rien faire *dangerusement* basculer. Les greffes ont pris. Les « petits » sont en route. La vie reprend ses droits, et avec elle cette idée, parfois embarrassante, que l'humanité n'est pas morte à Auschwitz.

Ce que les survivants n'ont pas dit à leurs enfants, ils le disent à la génération suivante, aux enfants de leurs enfants. J'en fais partie. Soudain les uns ont une bouche, les autres des oreilles. Cela se traduit par des livres, des films, des commémorations, des plaques, des monuments, des retours sur les traces de. On ne sait plus très bien si ça n'en finit plus, ou si seulement ça commence. Dans ce qui est dit, posé, montré, on est moins dans des découvertes pour « la première fois » — certains, sortons des généralités, ont entrepris de transmettre plus tôt — que dans une multiplication de signes et de voix qui font sens. On fouille, on enquête, on déterre. Comme jadis les déportés dans les

camps, les récits *s'organisent*. Ils se répondent, se complètent, se soutiennent. Se cristallisent jusqu'à prendre la forme de mythes. Certaines images, iconiques, se détachent : le portail d'entrée d'Auschwitz et son inscription «*Arbeit macht frei*», le petit garçon aux bras prudemment levés du ghetto de Varsovie, les rails de train menant aux briques rouges des chambres à gaz de Birkenau. On relègue des dizaines de noms de camps au second plan au profit du plus célèbre : le nommer, c'est citer implicitement les autres. Si bien qu'émergent du brouillard les contours prégnants et douloureux d'une forme d'imaginaire, l'imaginaire de la Shoah.

*

Ils sont peu nombreux à échapper à la souricière. On les attrape chez eux, dans la rue, dans les caves, les greniers. Chaque équipe, chaque pays a son *modus operandi*. Les fosses, les ghettos, les camps se remplissent puis se vident, selon la loi de l'offre et de la demande. Ceux qui s'en sortent, les ressuscités tel Lazare, pour reprendre l'image de François Mauriac ouvrant *La Nuit* d'Élie Wiesel, sont le plus souvent, quand ils ont été déportés, passés par Auschwitz, le camp majuscule. Pourquoi cette obsession d'Auschwitz (qui n'est cité qu'en troisième position dans l'énumération des camps de *Nuit et Brouillard* en 1955) ? Parce que le camp est le plus important en termes d'effectifs, qu'une cinquantaine d'autres structures en dépendent, que sa fonction est double : il est à la fois camp de concentration *et* camp d'extermination. On y travaille *et/ou* on y meurt. Ce qui en fait, paradoxalement, le camp le plus meurtrier et celui d'où sont revenus le plus de survivants.

Mais les paradoxes, la Shoah a l'habitude de les manier. Dans les premiers mois d'après-guerre, tous les déportés se ressemblent. Leurs histoires sont particulières, leurs physiques sont les mêmes. Ça se voit. Yeux enfoncés au fond des orbites, crânes rasés, visages émaciés : ils reviennent de *là-bas*. De *Pitchipoï*, dit-on dans un emprunt au yiddish, le pays de nulle part. Mais dès qu'une couche de vie vient recouvrir, du moins en surface, les chairs meurtries, on perd leur trace. Ils s'évanouissent dans la nature. S'ils ne disent pas qui ils sont et d'où ils viennent, on ne sait plus. À l'exception des survivants d'Auschwitz. Ceux-là sont marqués. Ils portent sur eux la preuve. Un numéro de matricule tatoué sur l'avant-bras gauche, encre gris-bleu, signe que l'employeur Auschwitz a eu recours à leurs services.

*

Lorsque je me suis rendu compte que j'avais oublié le numéro tatoué sur l'avant-bras de mon grand-père, celui qu'enfant je connaissais par cœur, que je n'arrêtais pas d'observer dès qu'il troquait ses costumes trois-pièces contre des chemises à manches courtes, j'ai éprouvé le besoin de remonter le fil de son histoire. Lever l'interdit. Ne plus faire comme si cette histoire ne me concernait pas. De quoi avais-je gardé le souvenir ? Qu'est-ce qui m'avait été transmis ? Qu'est-ce qui s'était effacé ? Écrire, c'était pour moi servir et transgresser. Faire état de mes chaînes et m'en libérer. Mais à qui appartient le passé ? Aux seuls acteurs qui l'ont traversé, ou aussi, un peu, à leurs descendants ? La consigne de l'Évangile de Luc est explicite : « Il faut laisser les morts enterrer leurs morts. » Et ce disant, ce sont les vivants qu'il protège. Mais nous savons, nous les enfants et petits-

enfants de ces fantômes, que certains morts restent absolument vivants, et que certains vivants, d'avoir vu la mort de trop près, ne s'en remettent jamais.

*

Comment échapper aux souvenirs avec cette marque sur le bras ? Elle est comme une corde passée autour du cou. L'espace de liberté est compté. Un tee-shirt, une douche, un après-midi à la piscine, et le numéro est là, au vu et au su de tous. « Je suis désolé. » « Nous ne savions pas. » « Que puis-je faire pour vous ? » Nous l'avons compris : détourner le regard ne signifie pas ne pas voir. Pour la petite fille que je suis, dans le monde qui est le mien, le numéro est une réalité qui inquiète et fascine, archi-familière et absolument étrange, elle est comme une tache de vin sur le front, une balafre sur la joue, un doigt en moins. Le numéro prend trop de place. Il oblige à tout considérer à partir de son point de vue. Il est *le* lieu, l'ancrage éternel — éternel en sommes-nous sûrs ? éternel pour combien de temps ?

Dans ce topo d'après camps, des voix dissonantes. Certains ne veulent pas être réduits à une combinaison de chiffres. « Quoi que vous puissiez en penser, je ne viens pas d'Auschwitz, je suis originaire de Vienne », écrit la professeure de lettres Ruth Klüger, rescapée à quatorze ans d'Auschwitz puis du camp de Gross-Rosen. Elle revendique le droit à un *avant* et le droit à un *après*. Les morts-vivants ont repris vie. Cela n'efface rien mais requiert de composer avec une nouvelle donne — à nous de l'inté-